

Svetlana Alexievitch

La fin de l'homme rouge : ou le temps du désenchantement

~ Articles et interviews dans la presse imprimée, à la télévision, à la radio ~

PRESSE : articles et interviews, dans des médias français, belges, algériens, canadiens

Svetlana Alexievitch : « Je voulais raconter la tentation des grandes idées », par Anya Stroganova, Radio France Internationale (site web), publié le 3 décembre 2013 (avant le prix Nobel), modifié le 8 octobre 2015

<http://www.rfi.fr/zoom/20131202-svetlana-alexievitch-fin-homme-rouge-tentation-grandes-idees-encyclopedie>

Pour son livre *La Fin de l'homme rouge* (prix Médicis essai 2013, élu également meilleur livre de l'année par le magazine Lire), l'écrivain biélorusse Svetlana Alexievitch a recueilli des centaines de témoignages dans différentes régions de l'espace postsoviétique et créé une encyclopédie de « l'homme rouge ». Cette éternelle « étonnée de l'humain » a essayé d'écouter « tous les participants du drame socialiste » : des bourreaux et des victimes, des dissidents bohèmes et des communistes convaincus. Et à chacun elle demandait : « Qu'est-ce que la liberté ? » Entretien.

Comment pourriez-vous définir cet « homme rouge », cet *Homo sovieticus* comme vous l'appellez dans l'avant-propos de votre livre ?

Je pense que c'est un homme compliqué. Je veux dire tout de suite qu'il me faisait peur quand je travaillais là-dessus. Car j'ai vécu et je vis toujours avec lui. Parfois, je l'admire puisqu'il savait être grand.

C'est probablement la seule chose que le pouvoir soviétique a réussie : de créer un nouveau type d'homme. C'est une tentative d'une civilisation alternative qui a fini par un bain de sang. Cet homme nouveau est né d'une envie de rêve. Il a grandi au milieu de la violence : il mourait et il tuait. Lui, ce sont mes parents et c'est moi. Je n'ai pas pu m'en libérer rapidement, même si j'écrivais moi-même les livres qui suivaient le chemin de cet *Homo sovieticus*. C'est donc un homme très compliqué. Un mélange d'un homme idéaliste et d'un homme déformé par le système totalitaire.

Après avoir sillonné plusieurs pays de l'espace postsoviétique et avoir entendu des centaines d'histoires, quelles sont les nouvelles facettes de cet « homme rouge » que vous avez découvertes ?

Premièrement, j'ai compris que dans les années 90 on était idéalistes. Je fais partie de cette intelligentsia libérale, de ces gens qui pendant des décennies étaient assis dans leurs cuisines et rêvaient d'un nouvel avenir. Mais comme nous l'avons su après, nous ne connaissions pas notre propre peuple. Nous pensions qu'une fois libres, nous allions les chasser et que les gens allaient se ruer sur les livres de Soljenitsyne, qu'ils voudraient apprendre la vérité, que nous allions avoir quelque chose d'honnête et de juste. Mais les gens ont couru à côté des livres. Ils ont voulu vivre et tout essayer.

A l'école, on nous a appris à mourir : pour la patrie, et avant, pour Staline. Ta vie ne coûtait rien. Ainsi les gens ont compris la liberté comme une chance de vivre : voyager, bien manger et porter de jolis vêtements. En même temps, au moment où tout s'écroulait, personne ne pouvait imaginer ce que cela allait donner : des usines fermées, des millions de chômeurs, les systèmes de santé et d'éducation payants.

Nous qui avons rêvé plus que les autres, nous avons compris que la liberté était une fleur capricieuse. Qu'elle ne pouvait pousser que de nos envies. Le plus important c'est que nous n'avions pas de programme. Nous ne savions pas comment construire cette nouvelle vie. Nous pensions que la destruction était elle-même la garantie d'une nouvelle vie.

A la place, on a eu une société cruelle dont personne ne voulait. Aujourd'hui, en Russie, en Biélorussie, en Ukraine, dans ces espaces postsoviétiques que je décris nous observons des processus qui font peur. Le pouvoir a choisi le bon vieux chemin. De nouveau la violence, de nouveau « la main forte ». Le pire c'est que l'intelligentsia, nous ne l'aimons pas, mais Poutine n'existe pas par lui-même, c'est une demande de la société. Tout comme Loukachenko. Il correspond aux attentes d'une grande partie de la société. Aujourd'hui, ma génération vit avec le sentiment de défaite. Nous n'avons pas pu, nous n'avons pas fait.

L'un des thèmes principaux de votre livre c'est la liberté. La liberté qui se retrouve être une « réhabilitation de la mesquinerie ». Pourquoi « l'homme rouge » n'arrive-t-il pas à apprendre à être libre ?

Je crois que l'on n'a pas l'expérience de la liberté. Les Russes n'ont jamais été libres. Le pouvoir tsariste était un pouvoir autoritaire, le pouvoir soviétique une dictature. Aujourd'hui, quand nos gens commencent à partir en Europe, ils voient que la liberté c'est quelque chose qui se travaille pendant des siècles, qui se façonne. Nous, on ne la connaît pas. La liberté est confondue avec la latitude : je fais ce que je veux. La liberté s'est retrouvée être au-dessus de nos forces. Mais j'espère que c'est temporaire.

Il est paradoxal qu'un grand nombre de jeunes qui n'ont jamais connu le pouvoir soviétique en soient nostalgiques. Beaucoup disent apprécier Staline. Le culte de la personnalité prend parfois des formes fantastiques dans ces sociétés. Comment l'expliquez-vous ?

Moi aussi, j'en ai été étonnée quand je travaillais sur mon livre. Même pas étonnée, j'ai constaté que c'était ainsi. Je pense qu'il s'agit de la mémoire familiale. Leurs parents et leurs grands-parents leur ont dit qu'avant c'était mieux. Ils ont vécu cette horreur des années 1990 – la pénurie, le chômage, l'humiliation – après l'époque soviétique où tout le monde vivait tant bien que mal, mais vivait pareil. Et puis, d'un seul coup, c'était le capitalisme. Personne n'expliquait rien aux gens dont la plupart se sont retrouvés être des perdants.

On voit aujourd'hui ces inégalités, cette différenciation. Ma fille travaille dans une école à Minsk et elle me dit que maintenant, dès le primaire, les enfants de riches sont séparés des enfants des pauvres. Il est insupportable de voir qu'un enfant pauvre ne peut même pas s'acheter des petits pains.

L'une de vos héroïnes dit : « On a grandi parmi les bourreaux et les victimes. C'est normal pour nous de vivre ensemble. La vie humaine ne vaut rien, comme en prison ». Aujourd'hui, après les révélations d'une des Pussy Riot, Nadejda Tolokonnikova sur [l'inhumanité des prisons russes](#), cette phrase résonne particulièrement fort. Cette haine, cette violence extrême, découlent-elles également de la mémoire collective ?

Je crois que la Russie n'a jamais été autrement. Ce qui se passe aujourd'hui dans les colonies pénitentiaires en Mordovie devait être pareil à l'époque soviétique. C'est la mémoire de la prison, les lois de la prison selon lesquelles on vivait toujours. Dans les années 1990, on ne pouvait pas sortir sans voir quelqu'un de tué, les enfants ont grandi avec. J'ai été frappée par la vitesse avec laquelle les gens ont commencé à tuer. A cette question mes héros répondaient : « *c'était toujours ainsi* ».

Nous, nous ne savions pas ce qui se faisait dans la police soviétique, dans les camps soviétiques. C'était caché. Ce qui se passait dans les camps de Staline, nous l'avons appris plus tard.

Pour moi, c'était très important de trouver les bourreaux. Quand leur temps passe, ils disparaissent sans laisser de traces. Il n'y a que les victimes qui restent et ce sont elles qui racontent. Or les bourreaux sont toujours vivants et on se laisse pénétrer par cet univers toxique de leurs mots, de leurs lois, de leur vision.

Le chemin du purgatoire est long. Évidemment, il est impossible de le commencer maintenant, au moment où la société est quasi absente. Tout est dispersé. Les gens essaient de s'accrocher à la religion – une sorte de renaissance. Mais je ne crois pas à la foi quand on met d'immenses croix au-dessus des pulls. L'église ne donne pas l'impression de faire partie de la société qui guide le peuple. Les gens sont restés seuls, délaissés.

Quand on vous lit, on ne peut ne pas penser à la « banalité du mal ». Ces bourreaux sont parmi nous sans qu'on le sache. Vous racontez l'histoire d'une femme qui a fait 17 ans au Goulag. Avant d'y être emmenée, elle demande à sa voisine et meilleure amie de veiller sur sa fille. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle apprend que c'est cette meilleure amie qui l'a dénoncée. Ou une autre protagoniste qui dit que nous ne pouvons pas dénoncer les crimes de Staline, car dénoncer ses crimes c'est aussi juger nos voisins, nos amis et nos familles. Peut-on rompre ce cercle du mal ?

Le mal chimiquement pur n'existe pas. Le mal est dispersé dans la vie. Si patelin, si présent, il se cache dans des images différentes, parfois dans les images de personnes tant aimées. Pour changer quelque chose... C'était peut-être le moment dans les années 1990 quand on avait l'impression que l'air s'était purifié. Beaucoup de gens dans mon livre se souviennent que même les visages ont changé. Et puis, tout s'est de nouveau refermé, de nouveau ces eaux sombres. De nouveau, les gens ont commencé à se protéger, par le cynisme, par le retrait, par l'exil. Il est impossible de dire ce qu'il faut faire. Il faut changer la vie, mais comment ? Je ne connais pas la réponse. Nous la cherchons tous, nous en avons tous besoin, mais je ne la connais pas.

Comment vivez-vous aujourd'hui en Biélorussie ? Sentez-vous la pression ?

Je suis protégée par le fait que je sois connue. Malgré tout, je dis ce que je crois nécessaire de dire. Malgré tout, j'écris ces livres. Que ça plaise au pouvoir ou non. Et je sais qu'il y aura toujours des gens qui vont les lire, pour qui ce sera un soutien. Aujourd'hui, il est très important de soutenir les gens. Ils viennent me voir à Minsk et me disent « *Cela compte pour nous que vous soyez là, avec nous. Que vous parlez, que vous pouvez parler* ».

Votre livre, *La supplication*, consacré à Tchernobyl, est toujours interdit en Biélorussie ?

Oui. Tous mes livres y sont interdits. Aujourd'hui (car Loukachenko flirte de nouveau avec l'Europe), mes livres qui sont sortis en Russie ont été emmenés en Biélorussie, mais... Ma fille qui est professeure dans une école a un salaire de 300 euros. Mon livre coûte 30 euros. Donc, c'est aussi un moyen [*de censure, ndlr*]... Mais les gens en

achètent un à plusieurs, et se le passent ensuite. Mon lectorat principal, les enseignants, les médecins, les représentants de l'intelligentsia sont aujourd'hui la partie la plus pauvre de la société.

Vous écrivez que vous « cherchez des grains, des miettes du socialisme fait maison ». Pourquoi créer cette « encyclopédie du temps » à partir de la vie privée ?

Le plus important de ce qui arrive à l'homme se passe chez lui. Je voulais raconter le fonctionnement de ce mécanisme. Car beaucoup croyaient sincèrement au socialisme. Je voulais raconter comment c'était, qui l'apprenait, comment cela venait des parents, des livres.

En créant cette encyclopédie de vie de « l'homme rouge », je voulais raconter la tentation des grandes idées et qu'elles finissent par un bain de sang. Comme c'était chez nous. Je crois que c'est important qu'on puisse désormais le lire et que cette expérience n'est pas cachée, n'est pas oubliée. Cela doit renforcer notre esprit. On doit savoir de quoi avoir peur, à quoi faire face.

Dostoïevski écrivait dans son journal qu'un mystère le tourmentait : « combien y-a-t-il d'humain dans l'homme ». Pour moi c'est aussi important. Je me suis dit que c'était la mission d'un écrivain : construire l'homme. Construire ce qui renforce son esprit, ce qui lui parle du danger pour cet esprit. C'est ce monde dans lequel on vit et qui change sans cesse.

La Fin de l'homme rouge, de Svetlana Alexievitch, éditions Actes Sud, 544 pages, 24,80 euros.

- ▶ [Écouter](#) l'intégralité de l'interview avec Svetlana Alexievitch en russe, 2 décembre 2013, par Anna Stroganova
- ▶ Lire aussi : [La Biélorusse Svetlana Alexievitch décroche le prix Nobel de littérature 2015](#)

leSoleil

Un Nobel pour avoir décrit l'âme soviétique, Le Soleil, 8 octobre 2015, Québec

<http://www.lapresse.ca/le-soleil/arts/livres/201510/08/01-4908068-un-nobel-pour-avoir-decrit-lame-russe.php>

Associated Press

STOCKHOLM - L'écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch a remporté hier le prix Nobel de littérature, pour une œuvre que les juges ont qualifiée « d'hommage à la souffrance et au courage ».

La femme de 67 ans a utilisé l'art journalistique pour faire la chronique des grandes tragédies de l'Union soviétique et de son implosion : la Seconde Guerre mondiale, la guerre soviétique en Afghanistan, la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et les suicides qui ont suivi l'effondrement du communisme.

La secrétaire permanente de l'académie Nobel, Sara Danius, a décrit Svetlana Alexievitch comme étant une grande écrivaine novatrice, qui a su décrire l'âme du peuple soviétique et postsoviétique.

« Elle nous offre du matériel historique nouveau et intéressant et elle a développé un style d'écriture bien à elle, de même qu'un nouveau genre littéraire », a-t-elle déclaré à l'Associated Press. « Elle a déclaré plusieurs fois : "Je ne suis pas intéressée par les événements, je suis intéressée par l'histoire des émotions", et c'est ce qui l'a tenue occupée au cours des 40 dernières années. »

Comme plusieurs intellectuels de son pays, l'écrivaine appuie les adversaires politiques du président Alexandre Loukachenko, qui cherchera à se faire réélire dimanche. À cause de ses critiques du gouvernement, elle a parfois vécu à l'étranger, dans différentes villes européennes, mais elle réside aujourd'hui à Minsk, la capitale de la Biélorussie.

Pas de félicitations du président

Svetlana Alexievitch a confié à l'Associated Press qu'elle n'avait pas encore reçu les félicitations du président, qu'elle a critiqué sans vergogne pendant plusieurs années. « Il sera intéressant de voir ce qu'il fera dans cette situation », a-t-elle avancé.

L'auteure affirme qu'en apprenant la nouvelle, elle a ressenti « de la joie et de l'anxiété en même temps : comment pourrai-je continuer dans la même voie ? »

Son premier roman, *La guerre n'a pas un visage de femme*, publié en 1985 et inspiré par l'histoire inconnue de femmes qui ont lutté contre les nazis, s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires.

Ses livres ont été publiés dans 19 pays. Elle a aussi écrit trois pièces de théâtre et les scénarios de 21 documentaires.

En entrevue à la télévision suédoise, la lauréate a affirmé que la bourse de 8 millions de couronnes suédoises (1,26 million \$) associée au prix lui permettrait d'écrire davantage.

« Je ne ferai qu'une chose : je m'achèterai la liberté. Il me faut beaucoup de temps pour écrire mes livres, de 5 à 10 ans, a-t-elle expliqué. J'ai deux idées pour de nouveaux livres et je suis heureuse d'avoir maintenant la liberté de m'y consacrer. »

Née le 31 mai 1948 dans la ville ukrainienne d'Ivano-Frankvisk de parents enseignants, Svetlana Alexievitch a étudié le journalisme en Biélorussie, qui faisait alors partie de l'Union soviétique. Elle a travaillé dans des journaux près de la frontière polonaise et à Minsk, tout en amassant du matériel pour ses livres.

Le prix Nobel de littérature avait été octroyé l'an dernier à l'écrivain français Patrick Modiano.

Œuvres traduites en français

- *La guerre n'a pas un visage de femme* (1985, traduit du russe par Galia Ackerman et Paul Lequesne), éd. Presses de la Renaissance, 2004). Roman sur la Seconde Guerre mondiale.
- *Les cercueils de zinc* (1989, traduit du russe par Wladimir Berelowitch avec la collaboration d'Elisabeth Mouravieff), éd. Christian Bourgois, 1990). Roman sur la guerre d'Afghanistan.
- *Ensorcelés par la mort* (1993, récits traduits du russe par Sophie Benech), éd. Plon, 1995. Roman sur les suicides dans l'armée russe.
- *La supplication : Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse* (1997, traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain), éd. JC Lattès, 1998.
- *Derniers témoins* (traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard), éd. Presses de la Renaissance, 2005.
- *La fin de l'homme rouge ou Le temps du désenchantement* (2013, traduit du russe par Sophie Benech), éd. Actes Sud, également 2013. Prix Médicis essai 2013. Roman sur l'histoire de l'homo sovieticus.

L'Obs

Les vrais-faux témoins de Svetlana Alexievitch, David Caviglioli, L'Obs, 9 octobre 2015

<http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20151009.OBS7357/les-vrais-faux-temoins-de-svetlana-alexievitch.html>

La lauréate du Nobel 2015 revendique une écriture fondée sur des témoignages. Sa méthode pose pourtant quelques problèmes.

Dans un entretien donné en 2010 à la revue « XXI », Svetlana Alexievitch comparait son travail à celui d'Anna Politkovskaïa, journaliste russe assassinée quelques années plus tôt. (Les deux femmes étaient amies.) « Anna Politkovskaïa faisait un travail extraordinaire, disait l'écrivain, mais c'était du journalisme, c'est tout à fait différent. Les questions métaphysiques ne l'intéressaient pas du tout. Je ne suis pas journaliste au sens strict. Je me sers du journalisme pour me procurer les matériaux, mais j'en fais de la littérature. »

C'est ainsi que le travail d'Alexievitch est souvent présenté : une pratique quasi-journalistique qui, par son ampleur et sa profondeur, devient autre chose, une sorte de littérature documentaire. Pour chacun de ses livres, l'écrivain biélorusse dit recueillir plusieurs centaines de témoignages, jusqu'à sept cents. Elle en sélectionne quelques dizaines, et elle les monte.

En lui donnant le prix Nobel, l'Académie suédoise a récompensé une œuvre étrange, assez radicale dans sa forme. Elle a entériné le basculement de la littérature contemporaine vers la non-fiction. Dans le temps, elle avait couronné Bergson, Russell ou Churchill. Mais, à l'exception de quelques poètes, elle semblait depuis longtemps n'avoir que des romanciers dans son champ de vision. Alexievitch est la première lauréate dont le travail touche d'aussi près, d'une façon aussi méthodique et revendiquée, au documentaire.

L'homme collectif

Svetlana Alexievitch est née en 1948. Elle a commencé à écrire des livres au début des années 1980, à un peu plus de 30 ans. A cette époque, elle est journaliste dans « un petit journal soviétique de province, en Biélorussie », comme elle le raconte à « XXI ». « Ce qu'on me demande au journal n'a pas grand intérêt et je le fais sans me fouler », se souvient-elle. Sur les conseils d'un écrivain biélorusse, Ales Adamovitch, elle décide alors d'aller recueillir des témoignages de femmes ayant combattu dans l'armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

Pendant deux ans, le livre qu'elle en a tiré est bloqué par la censure, jusqu'à ce qu'il paraisse à Moscou à la faveur de la Perestroïka naissante, en 1985, sous le titre « la Guerre n'a pas un visage de femme ». L'ouvrage finit entre les mains de Mikhaïl Gorbatchev, qui en dit du bien dans un discours, à l'occasion du quarantième anniversaire de la capitulation allemande. Il se vend à deux millions d'exemplaires, porté par la bénédiction du Secrétaire général et le scandale public : la « vieille garde communiste » s'énervait dans la presse de ce livre « pacifiste » qui montre la guerre comme un tissu d'anecdotes monstrueuses, et non comme une épopée prolétarienne.

La manière d'Alexievitch est déjà là : « la Guerre » est principalement composé de témoignages, de monologues, de voix. Elle intervient de manière très ponctuelle en tant qu'auteur. Par la suite, elle s'effacera presque complètement. C'est le début d'un projet littéraire intitulé « les Voix de la grande utopie », qui consiste à faire parler les Soviétiques de ce siècle invraisemblable qu'on leur a infligé. Une polyphonie de la catastrophe permanente : la guerre, le stalinisme, la misère, l'idéal communiste, la répression soviétique, l'enfer afghan, le drame nucléaire, le passage brutal à l'ultra-libéralisme, la restauration poutiniste.

Traductrice de plusieurs de ses livres, Galia Ackerman juge que « son œuvre touche à quelque chose de très sensible » :

Ses livres sont un seul texte dont le héros collectif est l'homme soviétique. Nous pensions que cette espèce, qui met les intérêts de son pays et l'orgueil national avant ses propres intérêts, allait disparaître. Or, 25 ans plus tard, nous constatons qu'il n'en est rien, qu'elle est même plus vivante que jamais. "La Fin de l'homme rouge" est un faux titre [le titre original peut être traduit par : "le Temps secondaire"]. Le livre ne parle pas de la fin, mais de la mystérieuse persévérance de l'homme rouge. Nous avons aujourd'hui un État russe dirigé par un homo sovieticus très dangereux, soutenu massivement par sa population. C'est ce mystère, qui nous concerne tous, qu'elle essaye de percer. »

On l'a beaucoup comparée à Chalamov et Soljenitsyne, par réflexe de rassembler les écrivains de l'ex-bloc soviétique sous le label de la dissidence. Mais le lien le plus étroit qu'elle entretient avec eux, c'est sans doute cet usage intensif du témoignage collectif, si important dans « l'Archipel du Goulag » (composé à partir de 227 témoignages), et du fragment.

« Je n'écris pas une histoire sèche (...), j'écris l'histoire des sentiments, écrit-elle.

Qu'est-ce que l'homme pensait, comprenait et retenait pendant tel événement ? En quoi croyait-il ou ne croyait-il pas ? Quelles illusions, espoirs, peurs avait-il ? C'est ce qu'on ne peut imaginer, inventer, en tout cas pas dans une telle multitude de détails véridiques. Nous oublions rapidement comment nous étions il y a dix, vingt ou cinquante ans. (...) Mais je compose le monde de mes livres de milliers de voix, de destins, de morceaux de notre quotidien et de notre expérience. »

Dans son dernier livre, « la Fin de l'homme rouge », apothéose de son œuvre, consacré à la désastreuse transition capitaliste des années 1990, l'empilement de ces « morceaux » produit une impression troublante : des voix presque anonymes jetées les unes sur les autres, se contredisant entre elles (on y trouvait des nostalgiques de l'URSS, des libéraux déçus, des mécontents imprécis), qui finissent par acquérir une unité étrange, comme si un grand corps malade hurlait tout et son contraire.

L'histoire chez elle est une mosaïque de détails et de souvenirs. « La Fin de l'homme rouge » est un livre magnifique, un recueil de vies minuscules dont chacune pourrait être un grand roman. Tel homme qui se rappelle être allé rendre sa carte du Parti après le putsch de 1991. Tel autre qui se souvient de la soudaine frénésie de commerce dans les rues de Moscou. Tel autre qui hait le capitalisme parce qu'il doit désormais s'inquiéter d'être bien ou mal habillé. Tel autre qui grommelle qu'on a « vendu un grand pays pour des jeans, des Marlboros et du chewing-gum ». Tel autre qui regrette les belles chansons soviétiques (« Je ne connais aucun autre pays/ Où l'homme respire aussi librement »).

Réécriture

Alexievitch n'est pas la seule à pratiquer une écriture du montage. En France, Jean Hatzfeld fait à peu près la même chose. Or le maniement du témoignage, la manière dont on le recueille et dont on l'utilise, est un art périlleux. En 2009, dans la revue « Tumultes », Galia Ackerman et Frédéric Lemarchand, professeur de littérature à Caen, publiaient un article intitulé « [Du bon et du mauvais usage du témoignage dans l'œuvre de Svetlana Alexievitch](#) », et s'interrogeaient sur sa pratique de la « réécriture ».

Galia Ackerman avait remarqué quelque chose de troublant en traduisant « la Guerre n'a pas un visage de femme », au début des années 2000 :

Svetlana avait retravaillé le texte par rapport à l'édition originale. Comme j'avais ses notes manuscrites, j'ai vu qu'elle avait profondément modifié les paroles de ses interlocuteurs, pour les rendre plus fortes stylistiquement. »

Elle s'est lancée dans une enquête plus minutieuse. Dans leur article, Ackerman et Lemarchand relèvent que, d'un livre à l'autre, ou à la faveur de rééditions, Alexievitch réutilise ses témoignages, « en les arrangeant différemment et en les mettant dans un contexte différent ». En examinant plusieurs cas précis, ils montrent qu'il lui arrive de mentir sur la date des entretiens, de les réécrire lourdement, d'en mélanger plusieurs, de prêter ses pensées à certains personnages, de les caractériser différemment d'un ouvrage à l'autre.

Les cas relevés sont nombreux. Parfois, la réécriture est anodine. Sur d'autres passages, elle est plus problématique. Dans un livre récent, elle présente par exemple un témoignage d'une certaine Tamara Stepanovna Oumniaguina comme ayant été recueilli sur son lit de mort au début des années 2000, alors qu'on le trouve, sensiblement différent, dans son livre de 1985. Or, en ex-URSS, ce genre de bond temporel peut avoir de l'importance, surtout quand il saute par-dessus la chute du soviétisme.

En 1993, après la parution des « Cercueils de zinc », sur la guerre d'Afghanistan, Alexievitch est passée en procès. On l'accusait de salir la mémoire des soldats. Elle décrit ça comme « un procès monté de toutes pièces par les généraux » :

Ils ont poussé des mères et des soldats qui m'avaient confié leur témoignage à se rétracter et à porter plainte. On a fait venir de toute la Biélorussie des mères qui brandissaient les portraits de leurs fils (...). "Nos enfants sont des héros et elle les traite d'assassins !" »

La colère de ceux qu'elle avait interviewés est restée pour elle un souvenir « pénible ». Le procès a été très médiatisé. Des centaines de personnes sont venues manifester devant le tribunal. Alexievitch était déjà célèbre hors de Biélorussie, et la pression internationale a contribué à la tirer d'affaire. (Elle a simplement été condamnée

à des excuses publiques.) Mais au-delà de l'intimidation politique, les plaignants lui reprochaient d'avoir détourné leurs propos, de les avoir trahis.

Quelques années plus tard, Ackerman lui a demandé d'accéder aux bandes des entretiens qu'elle a menés pour écrire « la Supplication », consacré à la catastrophe de Tchernobyl, pour les besoins d'une exposition dont elle était commissaire. Dans la présentation du livre, Alexievitch écrivait :

Trois années durant, j'ai voyagé et questionné des hommes et des femmes de générations, de destins, de tempéraments différents. Tchernobyl est leur monde. (...) Faire que ce que plusieurs racontent devienne l'Histoire : en voyageant, en cédant la parole à ces gens, j'ai souvent eu l'impression de noter le futur, notre futur. »

« Quand je lui ai demandé les enregistrements, elle a eu l'air un peu effrayée », se souvient la traductrice. Alexievitch lui a répondu qu'elle ne les avait pas en sa possession, puis qu'ils étaient d'une très mauvaise qualité. Lors d'un voyage entre Minsk et Kiev, Ackerman a rendu visite, « par curiosité », à une femme qui témoignait dans « la Supplication ». La femme lui a dit : « Je ne me reconnais pas dans le livre. Il manque la moitié de ce que j'ai dit, et l'autre moitié, je ne l'ai pas dite. »

Ackerman a fait part de son trouble à Alexievitch, qui s'est énervée.

On n'est pas brouillées, mais nos relations se sont clairement rafraîchies. Les questions de la mémoire et du témoignage sont des questions extrêmement complexes. Je ne sais pas jusqu'où l'auteur peut aller dans la réécriture. C'est une question ouverte. En même temps, elle a été sensible à cette critique. Elle a indiqué "roman" dans la réédition. Et elle a changé sa manière d'écrire. Dans "la Fin de l'homme rouge", il y a beaucoup plus de personnages non nommés, des amis de, des conversations à table entre voix désincarnées. Ça ne dessert pas le récit, et il est beaucoup plus facile pour elle de réécrire. Je dirais qu'elle a mis du temps à trouver cette parade de l'anonymat. Après tout, elle a une légitimité à parler sur ces sujets-là. Elle est elle-même une homo sovieticus. Elle le reconnaît volontiers. »

A-t-on affaire à des personnages de fiction ou à des témoins ? Svetlana Alexievitch n'est effectivement pas journaliste, et ces entorses à la déontologie de l'archive sont commises au nom de la littérature. Mais le vrai lui sert tout de même de produit d'appel. Comme l'écrivent les deux universitaires :

Si elle avait présenté [ses livres] comme de la fiction (...), quelle aurait été la réception de cette œuvre ? Aurions-nous eu le même engouement que provoque chez le lecteur le sentiment de vérité ? Serions-nous bouleversés par ces histoires dont beaucoup nous seraient parues, du coup, incroyables ? »

Contre-histoire

Surtout, Ackerman et Lemarchand pointent un problème plus sérieux. Quand on se limite au témoignage, comment parler de ce dont les témoins ne parlent pas ? Comment les contredire quand ils se trompent, et comment éviter de ratifier les biais de leur perception ?

Dans « la Guerre n'a pas un visage de femme », aucune de ses interlocutrices, au moment de dénoncer les horreurs commises en Biélorussie, n'évoque le sort des 400.000 Juifs exterminés « le plus souvent avec le concours d'une partie de la population locale ». En interviewant sans intervenir « les patriotes les plus endurcies qui avaient intériorisé les consignes de la politique stalinienne - notoirement antisémite - de l'après-guerre », Alexievitch se retrouve, malgré elle sans doute, à perpétuer l'historiographie soviétique, qui évite soigneusement de mentionner l'existence de la Shoah.

Il en va de même pour les nombreux massacres commis en marge de la Seconde Guerre mondiale en Biélorussie, sachant que Moscou a profité du chaos pour liquider massivement les « traîtres ». Un quart de la population biélorusse est morte pendant ces années-là. (A tel point que certains historiens considèrent que la guerre a dissimulé une guerre civile - poupées russes du massacre.)

Finalement, le livre d'Alexievitch, bien qu'ayant été réédité et profondément remanié pour « accentuer le caractère dramatique des témoignages », ne cadre pas avec les faits historiques établis et n'apporte pas « le moindre commentaire qui aurait aidé le lecteur à comprendre les raisons de l'hécatombe subie par le peuple biélorusse en général - et par les habitants juifs de ce pays en particulier. »

La Biélorussie est par ailleurs un pays particulier. Terre communiste particulièrement fervente au temps de l'URSS, elle est aujourd'hui encore une « réserve naturelle du soviétisme », une sorte de Corée du Nord européenne. L'anthropologie soviétique d'Alexievitch s'en ressent. Ses premiers livres sont une « interminable galerie » de communistes convaincus, alors même que partout ailleurs en URSS, depuis les années 1960, « l'idéologie soviétique s'était graduellement effritée pour ne plus représenter qu'un rituel auquel plus personne ou presque n'attachait de grande importance. » (Alexandre Ginzburg disait en 1988 : « L'Union Soviétique est un pays unique au monde : depuis vingt ou trente ans, pas un seul communiste n'y est né. ») Là encore, la méthode d'Alexievitch est prise à son propre piège ; sa contre-histoire « à hauteur d'homme » menace de s'écrire contre l'histoire.

Vrai et usage de faux

Alexievitch est née en Ukraine, mais a grandi dans une minuscule bourgade biélorusse détruite par la guerre, peuplée de morts et de paysans. Chaque famille avait ses fantômes, chaque maison, ses cadavres, après des décennies marquées par les famines, le cannibalisme, les massacres et les deuils. (Un jour, elle passait devant une maison du village, et sa grand-mère lui a dit : « Chut, cette femme a mangé ses enfants ! »)

Ses parents étaient enseignants. Son père, communiste convaincu, avait failli entrer au Comité régional du Parti, mais la famille a dû s'exiler dans la campagne biélorusse pour éviter l'épuration d'après-guerre, parce que la tante avait eu une relation avec un officier allemand, ce qui lui avait valu la Sibérie.

« Heureusement, [mon père] avait un ancien camarade de l'aviation au comité central. Cet ami a réussi en 24 heures à le faire nommer instituteur dans une bourgade très éloignée. En 1937-1938, ce qui avaient su disparaître tout de suite au fond d'une province avaient sauvé leur peau de la même manière. »

Sa famille était lettrée, athée, soviétique, « très rigide, avec la mentalité typique de l'intelligentsia russe qui considère tout de haut ». Son père « avait systématiquement réponse à tout ». Mais Alexievitch a aussi baigné dans le mysticisme oral de la paysannerie locale. Celui de sa grand-mère, illettrée, qui lui a « donné l'intuition de ce que le monde peut contenir de mystère ».

« A la mort de ma sœur, raconte-t-elle, dans une famille si nourrie de livres, personne ne savait quoi faire, quoi dire » :

Celle qui nous a sauvés, c'est la vieille Elisabetha, notre voisine, je lui en suis encore reconnaissante, elle nous a montré quel repas il fallait préparer, comment creuser la tombe. Sans elle, ma sœur aurait été enterrée à la soviétique, sans la moindre métaphysique. »

Étudiante en journalisme, elle a remporté un prix de littérature. Le prix était un voyage à l'étranger. On le lui a retiré parce qu'elle avait demandé publiquement pourquoi il était interdit de lire Nietzsche, et émis des réserves sur le matérialisme de Lénine. Ce coup d'éclat lui a valu d'être « affectée », après son diplôme, dans une petite ville loin de Minsk.

Elle raconte que, jeune femme aspirant à écrire, elle a « traversé une crise » :

« J'ai vidé toute ma bibliothèque pour ne garder que Dostoïevski, Tolstoï et Tchekhov. Tous les autres livres, je les ai donnés à la fac de journalisme. Je voulais me passer de ces béquilles et entrer dans la vie directement, au ras des pâquerettes. C'est plus tard que j'ai compris qu'on ne saisit pas le réel comme ça. Tu trouves un sens, un deuxième, un troisième, c'est sans fin. Mais ça a été un long travail. Il a fallu se libérer de cette idéologie, de toute la littérature soviétique et de son regard étroit sur l'homme. »

Cette opposition entre l'oralité et l'écriture, entre la richesse spirituelle de l'âme humaine et l'aridité mensongère de l'histoire officielle est centrale dans ses livres et dans sa manière de les écrire. Svetlana Alexievitch cherche à faire parler le peuple, à faire entendre ce que sa voix a de dissonant et d'irrationnel. Chez elle, les athées sont croyants et les soviétiques sont épris de liberté. Ses personnages disent toute l'horreur de la guerre, jusque dans les détails les plus gores, mais ils sont fiers de l'avoir faite. Ils regrettent un régime qui les a persécutés. Ils chantent la gloire d'un pays dont ils se plaignent sans cesse. Ils sont amoureux de la catastrophe.

Aujourd'hui, ses critiques contre le régime de Poutine et sa colère contre sa politique en Ukraine lui valent d'être considérée comme une opposante. Mais sa littérature, en laissant parler les gens quoi qu'ils aient à dire, porte quelque chose de beaucoup plus complexe, une fascination tendre pour ce peuple impétueux qui, justement, célèbre des Poutine ou des Loukatchenko. Voilà la belle idée de ses livres, celle qui ordonne les témoignages, qui dépasse la question du vrai et du faux, et qui vaut bien de retoucher quelques interviews.

David Caviglioli

« Une romancière de voix », *Le Temps d'Algérie*, 11 octobre 2015

Il sera difficile, pour ne pas dire impossible, de juger le jugement des membres du comité Nobel de littérature sur l'œuvre de Svetlana Alexandrovna Alexievitch (1948) sans garder à l'esprit le fait qu'elle est traduite dans une vingtaine de langues, qu'elle a été plusieurs fois distinguée (Prix de la paix des libraires allemands, Prix de la paix Eric-Maria Remarque, prix Médicis et Meilleur livre étranger de l'année par le magazine Lire) à commencer par le tout premier, le très officiel prix du Komsomol en 1986 (mais depuis, l'eau a coulé sous les ponts...), mais que certains de ses livres sont toujours interdits par la censure de son propre pays, la Biélorussie.

Tous ces lauriers faisaient d'elle une nobélisable depuis plusieurs années. Son nom revenait depuis plusieurs jours. Et tôt ce matin déjà, sans attendre la fumée blanche sur les toits de l'Académie suédoise, la critique Julie Clarini lui consacrait sa chronique dans la « Matinale culturelle » de Vincent Josse sur France-Musique.

On connaît sa méthode qui est devenu un genre à part entière, illustré notamment en France par Jean Hatzfeld à propos du génocide au Rwanda : le recueil de témoignages. Encore fait-il savoir transformer en littérature ce matériau brut, après un fort travail de montage des entretiens où intimité et réalité finissent par se rejoindre. Sous d'autres plumes, cela resterait à l'état journalistique. Elle a l'art de de la transformation.

C'est le cas avec *Les Cercueils de zinc* (1990) à l'écoute des traumatismes des jeunes anciens combattants soviétiques de la guerre d'Afghanistan, *La Supplication* (1999) sur les suites de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl et avec *La Fin de l'homme rouge* (2013) sur le désenchantement et le désarroi de Russes post-soviétiques et sur la nostalgie de l'Ancien régime. Une façon d'observer le réel dans sa cruelle vérité, de l'enregistrer et de le restituer qui a frappé en France l'éditeur Christian Bourgois le tout premier, puis Plon et enfin

Actes sud, dans les mots de la traductrice du russe Sophie Benech. Des mots qui ne disent pas seulement l'horreur et la souffrance mais la résignation.

Svetlana Alexievitch se veut une éternelle « étonnée de l'humain ». Les gens qu'elle interroge sont souvent des anonymes, des gens de peu, de ceux qui meurent sans laisser de traces, des oubliés de l'Histoire, souvent oubliés des historiens et maltraités par les journalistes - c'est d'ailleurs par lassitude vis à vis de cette pratique qu'elle s'est tournée vers les livres. De Minsk où elle vit à nouveau après quelques exils, elle se fait mémorialiste des sentiments, du vécu et des expériences des autres ; elle constitue ainsi de livre en livre l'archive souterraine et parallèle de la mémoire de ses pays, l'Union soviétique et la Biélorussie, dans ce qu'elle a de plus sombre. Elle a su remarquablement y pointer l'ambivalence de l'homo sovieticus, un idéaliste déformé par l'ordre totalitaire.

« Nous ne devons pas oublier que ceux qui sont responsables du triomphe du mal dans le monde, ce ne sont pas ses exécutants aveugles, mais les esprits clairvoyants qui servent le bien » aime-t-elle à citer en reprenant les mots d'un philosophe. Les origines du mal absolu sont « la » question centrale avec son cortège de violence, de haine, et d'humiliation, mais c'est la guerre qui mène la danse. La guerre irrigue toutes ses pages, même et surtout lorsqu'elle n'est pas nommée (elle y revient dans cet [entretien avec Anne Brunswic](#) dans XXI). Cet agencement de témoignages relève désormais d'un genre littéraire bien cadré, du moins en langue russe : ils appellent cela « le roman de voix ». Qui n'a rien d'un roman choral ou d'une suite de dialogues. Svetlana Aleksievitch n'hésite jamais à payer sa dette à son compatriote Alexandre Adamovitch (1927-1994) co-auteur du *Livre du siège de Léningrad*. C'est lui, son modèle même si Dostoïevski reste le maître incontesté.

C'est rarement le cas, aussi cela mérite-t-il d'être souligné : les Nobel ont voulu distinguer en cet écrivain non seulement une femme, première originalité, mais l'auteur d'essais et de récits quasi documentaires et non de romans ou de poésie. Même si cette œuvre est bien celle d'un écrivain, il ne s'agit pas de fiction ni d'imagination. Plutôt de non-fiction, mélange de reportage et d'histoire orale. Raison de plus pour y voir aussi une récompense à caractère politique, et un prix décerné au courage davantage qu'au souci de la littérature, comme c'est parfois le cas à Stockholm.

LE SOIR

"Svetlana Alexievitch", *Le Soir*, Belgique, 5 décembre 2015, Pila Bonet (EL PAIS)

RENCONTRE

Un dimanche d'automne à Minsk. Sur une esplanade, entre l'avenue de la Victoire et le fleuve Svisloch, les agriculteurs vendent des pommes, des courges et des choux sur une foire de fin de semaine. De l'autre côté du fleuve, on aperçoit la masse des blocs d'immeubles où loge l'écrivaine Svetlana Alexievitch lorsqu'elle s'arrête dans la capitale biélorusse. Le dernier prix Nobel de littérature se prépare pour la cérémonie de remise du prix, le 10 décembre prochain à Stockholm. Elle a passé une grande partie de la journée en compagnie d'une équipe de la télévision suédoise qui, chaque année, réalise une longue émission avec les lauréats.

La nuit est déjà tombée lorsqu'enfin, notre conversation peut avoir lieu ; une rencontre dans l'intimité qui ne sera pas interrompue par des coups de téléphone agaçants ni par les appels de diplomates complaisants ou le flot ininterrompu de bouquets de fleurs. Nous retournons dans sa cuisine. Comme les fois précédentes, Svetlana, qui a pris froid pendant le tournage avec les journalistes suédois, met une veste sur les épaules et prépare un thé. En dépit de mon intention initiale d'exclure de notre entretien le président biélorusse, Alexandre Loukachenko, et son homologue russe Vladimir Poutine, les deux finiront par surgir dans la conversation ; ce sont des référents du paysage politique et social de la romancière. Loukachenko, qui ne manque pas de ruse, a commencé par la féliciter, avant de l'accuser d'avoir terni l'image du pays. Svetlana est la mère du « *premier prix Nobel de Biélorussie* », pour reprendre la définition d'une fonctionnaire du gouvernement ; ce qui signifie que le prix n'est pas tant celui de Svetlana Alexievitch que le patrimoine et la fierté de l'État biélorusse. « *Si je donne mon avis sur Loukachenko et Poutine, cela ne veut pas dire que je fais référence au peuple de Biélorussie et de Russie, où l'on trouve beaucoup d'énergie créative, mais les idées sont médiévales et rétrogrades et (pour ces dirigeants), il est très facile d'appuyer sur le bouton du primitivisme* ».

Un accueil russe mitigé

Je raconte à la romancière qu'à la Maison du livre de Moscou (la librairie la plus grande et la plus célèbre de la ville, sur l'avenue Novy Arbat), au rayon le plus prestigieux de ce magasin gigantesque, j'ai trouvé les œuvres complètes de Vladimir Medinski, le ministre de la Culture de Russie, une série d'ouvrages de propagande sur les origines et le modèle de l'État russe tirés à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Dans cette même librairie, les œuvres de mon interlocutrice, Svetlana Alexievitch, le nouveau prix Nobel, n'occupaient qu'un coin discret, comme rescapées d'un naufrage. C'était une illustration parfaite de sa situation actuelle. Cela se passait de mots. Ni Vladimir Poutine, le président russe, ni le ministre-écrivain Vladimir Medinski ne l'ont félicitée, alors que Poutine a quand même trouvé le temps, au même moment, de féliciter trois représentants de la culture d'État, dont un Arménien, pour leur anniversaire. « *Ça ne m'affecte pas beaucoup. L'écrivain russe est habitué depuis longtemps à vivre dans l'opposition* », affirme-t-elle. Avant de nuancer : « *Par ailleurs, je n'ai pas dit le quart des idioties primitives qui me sont attribuées. On raconte qu'à Saint-Pétersbourg (la ville natale de Poutine et de son groupe d'influence politique, NDLR), il y a une usine de trolls chargés de déformer les choses. Que peut-on opposer à tout cela ?* » Les réactions des autres intellectuels russes à l'attribution du Nobel à Svetlana ne sont pas non plus très flatteuses. « *J'ai demandé à ma fille Natacha de me les imprimer pour que je puisse les lire*

quand j'aurai un peu de temps. Après tout, ce sont des manifestations de l'homme rouge, l'objet de mes recherches », dit-elle en faisant référence aux individus créés par l'empire soviétique.

Alexiévitche compose ses œuvres à partir de la mémoire orale de ses personnages, qu'elle arrange et organise comme un chœur d'êtres marqués par leurs expériences de l'URSS. Son dernier opus, *La Fin de l'homme rouge* (1), est une chronique des effets traumatiques de la disparition de cet empire. Sans attendre qu'on lui pose la question, Svetlana prend les devants et mentionne un essai qu'elle a consacré à Félix Dzerjinski, le fondateur de la police politique de la Russie soviétique. Ses détracteurs brandissent cette œuvre de jeunesse pour démontrer qu'elle aussi a été soviétique. Les Dzerjinski appartenaient à la petite noblesse rurale polonaise et leur demeure, reconverte en musée, se trouve non loin de Minsk. Svetlana l'a visitée et a été impressionnée par la correspondance du fondateur de la Tcheka, cet organe de police répressif créé par Dzerjinski en 1917. Devant nous, elle insiste sur le fait que *« les cartes de Félix Dzerjinski sont très intéressantes car en les lisant, on comprend que ce ne sont pas les bandits qui ont fait la révolution de 1917, comme certains d'entre nous l'avaient imaginé. Dzerjinski était un de ces romantiques qui aspiraient à purifier l'humanité. Ils ont pris le pouvoir et pour le garder et mettre en œuvre leur révolution, ils ont commencé à verser le sang et sont devenus d'atroces bourreaux. Ce fut une tragédie. A l'époque, je n'avais pas compris cela, mais je n'ai jamais prétendu être dissidente de naissance. Mon père était un communiste convaincu qui n'a jamais rendu sa carte et moi j'étais une sovok (une partisane récalcitrante du modèle soviétique), comme les autres, et ce n'est qu'en Afghanistan que je me suis libérée de cette condition* », affirme-t-elle en se remémorant son voyage dans ce pays toujours occupé par l'armée soviétique, en 1988.

« On nous a proposé d'apporter des jouets à un hôpital de Kaboul. C'était un baraquement, un enclos où l'on entassait les gens, surtout les femmes et les enfants. Nous avons commencé à répartir les jouets. J'avais un tas d'ours en peluche et j'en ai donné un à une femme qui avait un enfant. L'enfant, qui était couché, a pris le jouet avec ses dents. Quand je lui ai demandé maladroitement pourquoi il le prenait ainsi, la mère a écarté le drap d'un geste rageur et j'ai vu qu'il n'avait plus ni bras ni jambes. J'ai cru que j'allais m'évanouir et elle m'a lancé avec cruauté : Regarde ce qu'ont fait tes Soviétiques, la même chose qu'Hitler. A partir de là, le chemin vers ma libération a été très difficile. Notre génération croyait au socialisme à visage humain. »

Les effets de la guerre

La rude expérience afghane de Svetlana Alexiévitche est devenue un livre, *Les Cercueils de zinc*, publié en 1989. Il s'agit d'un roman qui traite des effets de cette guerre étrangère sur ceux qui en sont revenus mutilés physiquement ou moralement ainsi que sur leur famille et celle des morts. Construit lui aussi comme un récit choral, le livre a été très controversé. Et la réponse n'a pas tardé à venir. Des familles de vétérans de cette guerre oubliée l'ont poursuivie en justice en l'accusant d'avoir déformé les témoignages recueillis. *« Parmi les plaignants, il y avait la protagoniste de l'une des meilleures histoires du livre* », explique Svetlana. *« J'ai été surprise en la voyant au tribunal. Tout d'un coup, elle m'a lancé : Je n'ai pas besoin de ta vérité. Mon fils était un héros et tu en as fait un assassin. Tu m'as volé mon fils une seconde fois. Avant que tu n'écrives ton livre, on venait me demander ses affaires, ses cahiers d'écolier, pour le musée. C'était un héros et tu me l'as volé. »*

Les militaires n'ont pas non plus apprécié l'ouvrage. Le général Boris Gromov, qui commandait l'armée soviétique en Afghanistan, avait demandé à Svetlana d'écrire *« un ouvrage aussi héroïque que mon livre La guerre n'a pas un visage de femme (une œuvre monumentale qui relate la Seconde Guerre mondiale à travers des centaines de témoignages de citoyens soviétiques qui l'ont vécue, NDLR). Je lui ai répondu qu'il s'agissait d'une autre guerre et tout à coup, j'ai vu un éclat d'acier passer dans ses yeux... »* En 1993, les tribunaux ont obligé le quotidien *Komsomolskaya Pravda* à rectifier certains des extraits du livre d'Alexiévitche sur l'Afghanistan que le journal avait reproduits dans différentes éditions. On avait essayé de faire taire Svetlana, mais ces héros tragiques d'Afghanistan avaient repris vie en dehors de leurs modèles d'origine.

Svetlana est née en 1948 à Stanislav (aujourd'hui Ivano-Frankivsk, une ville de 220.000 habitants à l'ouest de l'Ukraine). Son père, un Biélorusse qui étudiait le journalisme lorsqu'il a été mobilisé pour la Seconde Guerre mondiale, a terminé la guerre dans cette ville et n'a pas été démobilisé tout de suite. Il a travaillé comme technicien dans un régiment d'aviation et comme il aimait lire, il fréquentait la bibliothèque. C'est là qu'il a noué une idylle avec la bibliothécaire, qui venait de la région ukrainienne de Vinnitsa, et leur relation s'est terminée par un mariage et la naissance de Svetlana. La population locale était hostile aux représentants du pouvoir soviétique et la petite Svetlana a été sur le point de mourir de faim, raconte-t-elle, quand *« on nous a volé tout ce que nous avions à la maison et que nous ne pouvions rien acheter sur le marché. Mon père a alors escaladé le mur d'un monastère et réussi à arriver jusqu'à la mère supérieure, à qui il a expliqué qu'il comprenait qu'elle le considère comme un ennemi, mais qu'il fallait sauver sa fille de la faim. La mère supérieure, une femme d'un certain âge, a réfléchi longuement avant d'accéder à sa demande. Elle a interdit à mon père de s'approcher à nouveau du monastère, mais a ordonné que ma mère passe chaque jour chercher un demi-litre de lait de chèvre pour moi. »*

À l'âge de cinq ans, la petite Alexiévitche a été confiée à sa grand-mère maternelle, dans la région de Vinnitsa. Cette femme, avec qui elle a passé plusieurs années, a été *« l'être que j'ai le plus aimé dans ma vie ; une Ukrainienne pur jus qui portait toujours une jolie tresse et un chemisier brodé et qui débordait d'énergie ; une femme impressionnante* », se souvient-elle. Puis, la famille est partie en Biélorussie, dans la région de Polésie. Le père travaillait pour la rédaction d'un journal et il a été question de lui confier un poste de responsabilité au sein du Parti communiste, jusqu'à ce qu'on *« découvre que la sœur de ma mère avait vécu dans le territoire occupé, ce qui constituait un grand péché, et pour couronner le tout, qu'elle était professeure d'allemand* ». Cette tante a été envoyée *« extraire le charbon dans les mines du Donbass* » et on a demandé au père de choisir entre sa carrière

et son épouse. Un ami communiste lui a conseillé de disparaître le plus vite possible et le père s'est enfui dans un village reculé où il est devenu instituteur. Ce n'est qu'ainsi qu'il a réussi à sauver sa peau.

Débuts littéraires

Dans le souvenir d'Alexiévitich, l'atmosphère était différente dans les zones rurales d'Ukraine et de Biélorussie, les deux républiques de l'ouest de l'URSS, parce qu'en Biélorussie, « *il n'y avait que des femmes puisque tous les hommes étaient morts à la guerre* ». Alexiévitich a travaillé comme enseignante et comme journaliste avant d'entrer à la faculté de journalisme, puis de rejoindre la rédaction d'une revue littéraire à Minsk. On retiendra de ses premiers pas en littérature la pièce de théâtre Mariutka, tentative de réécriture du *Quarante et unième*, un roman soviétique sur la guerre civile entre blancs et rouges écrit par Boris Lavrenev et publié en 1924. Dans ce roman, la bolchévique Mariutka tue pour des raisons idéologiques le blanc dont elle est amoureuse. Dans la suite qu'elle a écrite pour le théâtre, Alexiévitich tente d'imaginer cette bolchévique bien des années après, adulte désormais et désillusionnée face au matérialisme ambiant, et tourmentée par le remords d'un geste qu'elle considérait à l'époque comme un exploit. La pièce sera brièvement à l'affiche du théâtre pour jeunes spectateurs de Minsk. Aujourd'hui, Alexiévitich prend ses distances avec cette œuvre et assure qu'elle n'a pas gardé le texte : « *Je n'ai pas réussi à atteindre cette harmonie humaine d'ensemble que nous appelons littérature. C'était une expérience. Ce n'était pas sérieux. Je cherchais un genre. J'ai écrit des vers, du théâtre. Je me suis cherchée très longtemps* », explique-t-elle.

Svetlana Alexiévitich semble ne jamais considérer ses livres comme terminés. Elle y ajoute de nouveaux paragraphes ou les démembrer pour utiliser ces extraits dans d'autres œuvres, comme s'il s'agissait d'être vivants. « *Mes livres vivent avec moi et avec leurs personnages. Au début, les femmes que j'ai interviewées pour La guerre n'a pas un visage de femme [terminé en 1983 et publié en 1985] étaient réticentes à me raconter leur expérience parce qu'elle n'était pas assez héroïque à leurs yeux, mais par la suite, pendant la perestroïka, leur témoignage a été reproduit à des millions d'exemplaires et la société les a convaincues que c'était cette guerre-là qui intéressait les générations suivantes. Et à partir de ce moment, ces femmes qui avaient eu peur de perdre le respect de leurs fils pour leurs souvenirs m'ont appelée pour me raconter de nouveaux détails qu'elles ne m'avaient pas encore dévoilés.* » Par la suite, la romancière a incorporé au livre les textes interdits par la censure sur le sexe, la violence, la cruauté et, en définitive, sur le prix de la victoire.

« *Je mets au moins dix ans à écrire un livre ; je ne suis pas quelqu'un qui va, qui fait un entretien et la question est réglée. Le processus est très long, il faut revenir au sujet de nombreuses fois, comme pour la composition d'un portrait. Mes récits exigent beaucoup de conversations, parce que tout à coup mon interlocuteur réussit à formuler ses idées différemment. C'est un travail très délicat.* » Chaque ouvrage a eu ses difficultés propres. Dans *La guerre n'a pas un visage de femme*, il s'agissait de « *trouver un regard qui ne soit pas masculin, de se libérer de la prison du langage masculin. Les hommes sont les otages de la culture de la guerre. Poutine, par exemple, avec son culte du corps, de la guerre et de la marine, manie un langage masculin. Mais les femmes peuvent être implacables.* » Alexiévitich fait référence à l'une de ses protagonistes, qui a pris la décision de tuer trois prisonniers allemands parce qu'elle a compris que les partisans qui étaient avec elles, plus jeunes, ne seraient pas capables de le faire. « *Elle n'a pas songé à les libérer et le plus impressionnant, c'est qu'elle m'a raconté cela le plus calmement du monde. Je crois qu'elle était enseignante* », ajoute-t-elle.

Dans *La Supplication* (1997), Alexiévitich a eu « *beaucoup de mal à trouver l'angle* » juste, parce que l'accident de la centrale nucléaire de Tchernobyl était quelque chose de nouveau et que « *les gens étaient tellement impressionnés qu'ils s'exprimaient de façon différente* ». Dans son dernier opus, *La Fin de l'homme rouge*, le défi était de « *trouver la colonne vertébrale* » de cette fragmentation de l'URSS qui s'accompagnait d'« *une même atomisation personnelle* ». Alexiévitich dit avoir travaillé entre 12 et 13 ans à ce livre, si l'on considère qu'il puise ses origines dans le livre *Ensorcelés par la mort* (1994), une série de récits sur des Russes qui se suicident. La romancière pense que la fin de l'URSS et l'écroulement du système soviétique ont « *été une catastrophe pour beaucoup de gens. Il est faux de dire que c'est une fin à laquelle on s'attendait, même pas Gorbatchev. Les gens n'étaient pas préparés. Les idées communistes attiraient aussi les meilleurs, et je peux en juger par l'exemple de mon père.* »

Svetlana Alexiévitich conserve-t-elle les documents avec lesquels elle tisse son œuvre ? « *Je ne les garde pas* », dit-elle, expliquant qu'après avoir conservé pendant un certain temps les cassettes des enregistrements utilisés pour *La guerre n'a pas un visage de femme*, elle a fini par les remettre au musée du Komsomol (les Jeunesses communistes) de Minsk, démantelé par la suite. « *C'est dommage, mais de toute façon je crois que les cassettes se seraient perdues, parce qu'elles n'intéressent personne. À la différence des Allemands, nous n'avons pas de culture des archives* », ajoute-t-elle. Quant aux documents qui ont servi à la rédaction de *La Supplication*, l'écrivaine dit avoir confié les vidéos et les enregistrements à la fondation du banquier et philanthrope Georges Soros, « *et je crois qu'il les a conservés en Hongrie. Pendant un temps, j'ai essayé de remettre mes documents au musée de la Grande guerre patriotique [l'appellation soviétique de la Seconde Guerre mondiale], mais ils ont refusé de s'en charger car ils me considéraient comme quelqu'un de l'opposition. Plus tard, lorsque j'ai écrit Les Cercueils de zinc, la société s'est déchirée autour de cette œuvre, les uns m'ont acceptée et les autres m'ont poursuivie en justice, et je ne pouvais donner les cassettes à personnes. C'étaient de vieilles cassettes qui s'abîmaient.* »

Alexiévitich se reconnaît comme maître Ales Adamovitch, l'écrivain biélorusse qui s'engagea comme partisan pendant la Seconde Guerre mondiale et qui utilisa la technique du montage documentaire pour aborder le blocus de Leningrad ou l'expérience de l'occupation nazie et de la résistance des partisans en Biélorussie.

Préparation de la cérémonie

Avant la cérémonie de remise du Nobel, dans moins de deux semaines, l'écrivaine devra se sacrifier à une série de rituels. Elle doit préparer son discours de réception, « *d'une durée de 45 minutes* », et est en train de réfléchir aux sujets qu'elle abordera. « *J'ai l'idée qu'on peut extraire de la haine de mes livres mais aussi de l'amour, et je crois que le moment est venu d'en tirer de l'amour. J'ai pris quelques notes sur ce thème mais je dois le développer, le démontrer de façon systématique* », dit-elle en soupirant. « *Quarante-cinq minutes, 10 feuillets, un texte énorme qui doit être philosophique sans être de la théorie pure.* » Outre l'aspect intellectuel, le prix comporte également des aspects plus prosaïques. Je lui demande si elle a déjà commandé son costume pour la cérémonie. Comme une lycéenne qui se préparerait pour une fête, Alexiévitich répond : « *On est en train de me le coudre, mais le code vestimentaire officiel exige que j'aie quatre modèles différents.* »

L'auteure assure que son cycle sur l'« *utopie* » socialiste est terminé, même si l'homo sovieticus continue à exister, par exemple dans la violence qui a refait surface dans le Donbass, en Ukraine. En ce moment, Alexiévitich travaille à un roman sur l'amour et à un autre sur la vieillesse, « *les deux pierres angulaires de la vie* ». Pour son livre sur l'amour, elle a demandé à des anonymes volontaires de raconter leurs expériences, même si « *l'amour est une chose très intime et il n'est pas facile d'amener les gens à en parler. L'idée m'est venue il y a dix ans et cela fait très longtemps que je réunis du matériel, bien que je ne sache pas encore comment je vais l'exploiter.* » « *Pour ces deux nouveaux livres, je dois devenir une autre personne, avec un autre vocabulaire, un autre système de sensibilité, mais la vie m'entraîne constamment vers les barricades.* »

A propos de l'amour, je lui demande s'il y a dans sa vie un « *être aimé* ». « *J'en ai eu, mais plus maintenant* », répond-elle en précisant qu'elle ne se sent pas seule. « *Ce n'est pas dans ma nature. J'ai ma fille, mes amis, la nature, la musique.* » Elle dit qu'elle aime des compositeurs comme l'Ukrainien Valentin Silvestrov, qui a fait les bandes originales des films de la cinéaste Kira Mouratova, ou Sofia Gubaidulina, une compositrice avant-gardiste originaire du Tatarstan qui vit en Allemagne. Elle aime aussi les installations de Marina Abramovic, une artiste dont elle se sent très proche.

Alexiévitich fait la différence entre journalisme et littérature. Son œuvre, dit-elle, « *est une conception du monde, un travail infernal, non seulement pour réunir les voix, mais pour leur donner une forme, pour transformer ce chaos humain de voix et de sons en une symphonie. J'écoute le texte comme si c'était de la musique* ».

PILAR BONET (EL PAIS)

(1) La Fin de l'homme rouge, éditions Actes Sud (2013).

Svetlana Alexievitch : « La liberté, c'est un travail long et pénible », Le Monde, 7 novembre 2015, propos recueillis par Julie Clarini et Benoît Vitkine

http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/11/05/la-liberte-c-est-un-travail-long-et-penible_4804087_3260.html

En décernant, le 8 octobre, le prix Nobel de littérature à l'auteure biélorusse Svetlana Alexievitch, l'Académie suédoise récompensait une œuvre qui explore les traces laissées dans les consciences par les grandes catastrophes du siècle soviétique (seconde guerre mondiale, guerre en Afghanistan, Tchernobyl, éclatement de l'URSS). De passage à Paris, elle évoque, pour **Le Monde**, sa façon d'écrire, la genèse de son travail et sa portée métaphysique. Très critique sur la politique menée par Vladimir Poutine, elle dépeint aussi la nostalgie de l'époque soviétique qui prévaut en Russie, les déceptions de la transition démocratique et le renouveau nationaliste imposé par le président russe.

Vous allez recevoir le prix Nobel de littérature à Stockholm, en décembre. Avez-vous déjà une idée du discours que vous allez y prononcer ? Qu'est-ce que cette récompense change pour vous ?

Je suis en train d'y réfléchir, justement. Je pense faire un discours qui mêle des réflexions philosophiques et littéraires, parler de l'être humain, de l'utopie, de l'art, des possibilités qu'il offre. Évoquer aussi mon chemin personnel. En tout cas, ce prix ne change rien à ma manière de travailler. Socialement, c'est différent. J'ai un autre statut. J'ai signé, par exemple, des lettres de soutien à Oleg Navalny [**frère de l'opposant russe Alexeï Navalny, emprisonné pour un délit financier**] et Nadia Savtchenko [**militaire ukrainienne jugée en Russie pour meurtre**]. Cela dit, quand on vit dans un système autoritaire, on n'a pas beaucoup de latitude. On pourrait recevoir trois prix Nobel, ce ne serait encore pas assez pour être entendu.

Vous avez dit à plusieurs reprises : « Je ne suis pas une femme des barricades. » Le comité Nobel a-t-il voulu vous pousser dans ce rôle malgré vous ?

Non. Je crois que ce qui les intéresse, c'est l'aspect littéraire, c'est mon projet : l'étude de l'« *homme rouge* », l'homme soviétique, de sa naissance à son déclin. On espère qu'il s'en va, cet homme rouge, mais il part en claquant la porte, et il fait un peu peur. Ma question est au fond : qu'est-ce qui s'est amassé à l'époque soviétique, dans la profondeur du peuple, et qu'est-ce qui va en sortir ? Avec l'arrivée d'un capitalisme sauvage et la misère qui règne, on ne sait pas ce qu'il peut advenir : soit une révolte populaire, soit un nationalisme très fort. Dans tous les voyages que j'ai entrepris partout, en Biélorussie, en Russie, en Ukraine ou au Kazakhstan, j'ai trouvé que les gens étaient très agressifs.

Certains écrivains disent qu'un livre chasse l'autre. Vous donnez le sentiment inverse, que chaque livre est une brique, et que vous avez une idée préalable de l'édifice que vous construisez.

J'ai l'impression de ne faire qu'un seul livre, un livre qui raconte l'histoire de l'âme russe et soviétique. Quand j'ai commencé, en 1978, pour ce qui allait devenir mon premier ouvrage, **La guerre n'a pas un visage de femme**, j'avais une trentaine d'années et déjà une première intuition. Je me suis aperçue, en recueillant ces témoignages de femmes sur la seconde guerre mondiale, que l'idéologie soviétique était encore très puissante. D'ailleurs, il n'y aurait pas eu de victoire russe si cet idéal n'avait pas été si fort. Mais quand je suis allée en Afghanistan quelques années plus tard, que j'ai parlé avec les gens là-bas, j'ai réalisé que cet idéal était fissuré. J'ai donc compris que ces livres allaient former un tout. Puis, en 1992, juste après la perestroïka, j'ai été témoin de la vague de suicides (la perestroïka a été faite par une fine couche d'intellectuels ; le peuple, lui, était perdu). Ce sujet m'a inspiré **Ensorcelés par la mort**, qui a été une première ébauche de **La Fin de l'homme rouge** (2013). C'est là qu'a pris définitivement forme le projet sur l' « homme rouge », de sa naissance à son déclin.

Je considère maintenant que ce cycle sur les voix de l'utopie est terminé. Écrire ce qui se passe en ce moment, sous Poutine, ce serait du pur journalisme – il n'y a pas le recul nécessaire. Je sais que je veux parler d'amour et de mort, maintenant. Sans mélodrame, bien sûr. En continuant d'enquêter sur mes contemporains. Pourquoi aspire-t-on au bonheur ? Et pourquoi n'arrive-t-on pas à le trouver ? Peut-être que ce n'est pas le cas partout, mais je vais m'occuper de la variante russe !



Arnaud Meyer pour *Le Monde*, à Paris le 2 novembre 2015

Comment arrivez-vous à la qualité de parole qui fait la valeur de vos livres ?

J'enregistre tout car, en retranscrivant avec un stylo, on rate les nuances. C'est l'intériorité des gens qu'il faut saisir, pas seulement leurs mots. Pour **La Supplication**, mon livre sur Tchernobyl, j'ai parlé avec cinq cents personnes, je n'en ai retenu que cent. Pour les longs témoignages, je vais voir la personne une dizaine de fois. J'essaie d'abord de me débarrasser au plus vite de tout ce qui est banal. Ce qui m'intéresse, ce sont les détails nouveaux, les petites choses sur lesquelles on ne pose jamais de questions. En général, le premier entretien manque de matérialité. C'est celui qu'on lit dans les journaux : le concret est absent, tout comme le détail des sentiments. Moi, je cherche avec les gens le sens profond de ce qu'ils ont vécu. Parfois c'est trois ou quatre ans après un enregistrement qu'il apparaît. Et puis le titre du livre est important. Lorsque je trouve le titre, je sais de quoi il va parler précisément, je trouve sa tonalité.

Arrivera le moment peut-être où on parlera des rapports de l'homme au monde, aux animaux, au cosmos. Mais le monde russe est encore barbare, et la question du rapport entre les hommes reste la première. Pour l'instant, beaucoup de problèmes se résolvent par le meurtre. Cela fait trente ans que je m'occupe de choses horribles et que j'essaie d'en comprendre le sens.

Peut-on dire qu'il y a une portée métaphysique dans votre œuvre ?

C'est essentiel. Sinon ce serait du journalisme. Je mets les gens devant un gouffre : qui sont-ils ? Qu'ont-ils fait ? C'est à ces questions qu'ils répondent.

Les femmes semblent jouer un rôle important dans la construction de vos livres...

Je me souviens des conversations des femmes dans la cuisine quand j'étais petite, et j'entends encore la voix de ma grand-mère ukrainienne adorée. Oui, le récit féminin tient une part importante dans mon imaginaire. J'ai du mal à m'orienter dans l'espace masculin. Les femmes peuvent parler de la guerre dans les cuisines, mais de manière très différente. Je me souviens, pour **La guerre n'a pas un visage de femme**, avoir rencontré un couple qui avait des souvenirs à ce point différents que chacun était stupéfait de ce que l'autre rapportait à son propos. Et quant à leur amour, elle se souvenait de tout et lui de rien !

Y a-t-il une propension russe à la confession ?

Oui, les Russes donnent accès à eux-mêmes assez facilement. Cela tient peut-être à la vie soviétique et au rapport à la vie collective. Les récits sont intimes mais, en revanche, ils n'ont jamais de composante charnelle. Quand on parle d'amour dans la littérature russe, c'est très particulier : le corps est complètement absent. Il n'y a même pas de mot. L'amour russe, c'est souvent la femme qui attend l'homme : il rentre de la guerre, de prison, de Tchernobyl, en mauvais état. L'amour de la femme est toujours un sacrifice. Dans **La Supplication**, par exemple, une femme va voir son mari à l'hôpital ; il est devenu un objet radioactif derrière des protections et des rideaux. Elle s'approche de lui malgré les interdictions. Son mari lui tend une pomme. Elle prend la pomme. Ensuite elle donne naissance à une petite fille monstrueuse, qui meurt en quelques jours.

Quel est votre rapport à la religion ? Quel regard portez-vous sur son retour ?

Ce retour du fait religieux me fait peur. L'Église orthodoxe russe est devenue un organe de pouvoir et de contrôle, qui éduque des esclaves. On a entendu récemment une déclaration de son porte-parole, qui disait : **« Heureusement, les années d'abondance sont derrière nous, elles qui détournent les âmes du sacrifice ! »** Parallèlement, notre patriarche fait étalage de ses belles montres et de ses voitures. Lorsque je voyage à travers la Russie, je vois beaucoup de paroisses, mais petit à petit l'indépendance d'esprit chez les prêtres disparaît, les fortes personnalités sont écartées.

Quant à moi, ma grand-mère m'a baptisée, à l'insu de mon père qui était communiste. Je suis croyante mais comme une artiste : lorsque je vois un beau jardin, je suis transportée. Quand j'ai perdu ma petite sœur, je suis allée à l'église, comme une évidence.

Vous parlez du « monde russe ». C'est aussi l'expression qu'utilise Vladimir Poutine pour désigner l'espace russophone hors des frontières de la Russie, envers lequel il aurait une responsabilité. Vous, écrivaine biélorusse de langue russe, vous reconnaissez-vous dans ce concept ?

J'ai trois racines : des racines ukrainiennes, des racines biélorusses, et la culture russe. Sans la culture et la philosophie russes, je ne serais pas ce que je suis, et je n'aurais pas écrit **La Supplication**. Mon « **monde russe** » est très différent de celui de Poutine, c'est celui de Chostakovitch, Dostoïevski, Tchekhov, Rostropovitch, Herzen... Quant au monde russe auquel j'aspire, il passe par un soutien accru à l'Ukraine de la part des Occidentaux. La réussite de l'Ukraine, sa transformation, serait le meilleur argument contre les discours de Poutine.

J'ai toujours considéré que la guerre dans le Donbass était une agression militaire contre l'Ukraine, une occupation. Il n'y a aucun doute sur le fait que, sans Poutine, il n'y aurait aucune guerre civile sur ce territoire. On pourrait amener cinq camions de kalachnikovs en Biélorussie et le même scénario se produirait : on trouve toujours des gens prêts à tirer.

Le cas de la Crimée est plus compliqué. Je connais des gens qui, en entendant la nouvelle du rattachement, ont pleuré de joie. Mais, pour savoir ce que pense réellement la population, il faudrait des élections libres. Là, les Russes sont simplement arrivés et se sont emparés du territoire.

La référence à la seconde guerre mondiale est également très présente dans le discours officiel russe et dans ce conflit...

La seconde guerre mondiale est la seule richesse qui reste au pouvoir russe actuel, son seul capital. Quand on m'a attribué le prix Nobel, la presse russe m'a immédiatement qualifiée de russophobe, de **« bandéroviste » [nationaliste ukrainien ayant combattu aux côtés des nazis]**. Quand j'étais en Afghanistan, il y a trente ans, j'entendais déjà toutes ces références à 1941, à notre rôle de libérateurs. Mais ensuite j'ai vu à quel point les Russes étaient haïs, là-bas. Ça a été un choc.

Existe-t-il un « poutinisme », une idéologie poutinienne ?

En 1991, le peuple s'est réveillé dans un pays nouveau et incompréhensible. Et il s'est tu. Puis, quand les usines ont fermé, quand les gens n'ont plus eu à manger que des pommes de terre, ils se sont mis à détester les **« merdocrates libéraux »**. Après vingt ans de silence, Poutine est arrivé : **« Nos seuls amis, ce sont l'armée et la flotte »**, a-t-il dit. Et tout l'argent du pétrole et du gaz est parti pour l'armée. Il n'a pas dit que l'on devait être fiers d'une quelconque démocratie, il a seulement parlé de la Grande Russie, du respect qui lui était dû... Sous Eltsine, on disait toujours qu'il fallait une **« idée nationale »** pour consolider le pays et la société. Et voilà, Poutine l'a trouvée et ça a plu au peuple. Nous, la minorité, l'intelligentsia, on a commencé à avoir peur. On attendait autre chose, pas uniquement des slogans et la redistribution du pétrole aux oligarques et aux amis de Poutine.

Ce qui sous-tend ce discours, c'est l'idée que les Occidentaux ont « humilié » la Russie pendant vingt-cinq ans. Vous n'adhérez pas à cette idée ?

Il y a une part de vérité. L'OTAN avait promis à Gorbatchev de ne pas installer de missiles dans le voisinage de la Russie... L'Occident s'est senti vainqueur et a commis beaucoup d'erreurs. Et le sentiment d'humiliation est réel chez les Russes. Maintenant, on leur explique à la télévision que l'Occident veut voler notre pétrole et notre gaz.

Vous décrivez tout au long de votre œuvre l'effet de l'idéologie soviétique sur les individus. Cette idéologie poutinienne produit-elle déjà un effet sur l'homme russe ?

Oui. Je ne reconnais pas les gens, j'ai perdu certains de mes amis. On n'a pas fait assez attention aux premiers symptômes, à tous ces films qui passent à la télé sur la Tcheka [*l'ancienne police politique*], sur Staline... On essaie même de justifier l'action de Beria [*chef du NKVD, successeur de la Tcheka, de 1938 à 1953*]. A Perm, un musée consacré aux victimes de la répression a été transformé en « musée des travailleurs du goulag », c'est-à-dire des gardiens ! Tout ne vient pas du haut, de Poutine ; certaines initiatives viennent d'en bas, du peuple.

Les jeunes m'étonnent particulièrement. Ils conduisent de belles voitures, portent de beaux costumes, mais ils restent des esclaves. Cette génération de l'après-1990 soutient fortement Poutine, elle reprend ses discours sur l'humiliation, sur le besoin d'un leader fort. Nous, on imaginait que des gens différents apparaîtraient, des gens libres. Cette mentalité tient beaucoup à ce que leur racontent leurs parents sur la santé gratuite, l'éducation, l'ascenseur social soviétique... Peut-être qu'il faut attendre encore. Ou bien peut-être faut-il d'abord, pour que disparaisse cette mentalité d'esclave, que ceux d'en haut changent...

Notre devoir à nous, en tout cas, c'est d'éclairer le peuple. Descendre dans la rue et brûler des pneus ne suffira pas. Les gens croient qu'avoir un bon chef permet de résoudre les problèmes. Or, à l'époque, on est sortis dans la rue et on a crié : « *Elt sine, Elt sine !* », et rien n'a changé. La liberté, c'est un travail long et pénible. C'est un chemin. C'est la raison pour laquelle je suis contre les révolutions, les barricades. Les changements doivent être faits par des gens libres, sinon cela n'apporte rien d'autre que le sang.

A l'époque soviétique, vous sentiez-vous appartenir à la société communiste ? Partagez-vous la nostalgie de vos personnages pour ces valeurs disparues telles que l'esprit de sacrifice, l'altruisme, le mépris de l'argent ?

Je me sentais déjà à la marge, mais c'était le seul monde que je connaissais. Les gens étaient doubles, à l'époque. Ils étaient prêts à faire la queue pour acheter des recueils de poèmes d'Anna Akhmatova. Mais c'étaient les mêmes qui écrivaient des dénonciations, qui étaient surveillants dans les camps.

On aimerait que le mal soit une chose simple : Beria, Staline... Mais le mal est quelque chose de plus diffus, d'éparpillé en chacun de nous. C'est pour cela que j'écris, pas pour étaler un catalogue d'horreurs, pour accabler les lecteurs, mais pour que chacun cherche en lui-même sa part d'humanité et apprenne à la préserver. Ce sont des choix de chaque instant : on te dit d'aller à une manifestation de soutien à Poutine, pose-toi des questions !

Vous avez vécu plusieurs années en Europe occidentale. Est-ce que vous comprenez la crispation identitaire de l'Europe, sa crainte de l'avenir ?

Cette peur ne concerne pas uniquement l'Europe occidentale. La Pologne vient de voter pour des nationalistes... L'homme de la rue vit dans la peur. La peur de l'État islamique, la peur du terrorisme, la peur de Poutine... Quant à la peur de perdre son identité, elle n'a pas de fondements. Un million de réfugiés sur une population de 500 millions d'Européens, c'est une goutte d'eau. J'étais à Venise il y a peu. Un mouvement s'est organisé : les gens sont sortis pieds nus dans la rue pour montrer leur soutien aux réfugiés. A cet instant, j'ai été fière de l'Europe.

L'EXPRESS

SVETLANA ALEXIEVITCH : "L'Homo sovieticus a de beaux jours devant lui", Emmanuel Hecht, L'Express, 11 novembre 2015

Prix Nobel de littérature pour « ses écrits polyphoniques, hommages à la souffrance et au courage de notre temps », l'écrivain biélorusse et ex-soviétique né en Ukraine, 67 ans, n'a cessé de recueillir avec son magnétophone la parole de l' « Homo sovieticus » qui n'a pas voix au chapitre : femmes russes pendant la Seconde Guerre mondiale, soldats envoyés en Afghanistan, victimes de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, ex- « hommes rouges » déboussolés après l'effondrement de l'URSS. De ce matériau, elle extrait la vérité profonde de chaque individu. Sa ligne de conduite : « Montrer le monde tel qu'il est, dans ses moindres détails, pour être juste », « comprendre la part d'humanité en l'homme et la protéger ». L'Express l'a rencontrée à Paris, au début du mois.

Svetlana Alexievitch, qu'allez-vous faire des quelque 900000 euros de votre prix Nobel de littérature ?

Je vais aider, plus encore que ces dernières années, un cercle de personnes pauvres de Minsk. Je vais également faire un don à un foyer pour animaux. Enfin, je souhaite créer un club qui accueillera chaque mois une

personnalité, un intellectuel. J'ai aussi besoin de cet argent pour continuer mon métier d'écrivain. Il me faut sept à dix ans pour écrire un livre. Si je veux me consacrer exclusivement à l'écriture et rester libre, je n'ai pas le choix !

Le jury de Stockholm vous a élue pour vos « écrits polyphoniques, hommages à la souffrance et au courage de notre temps ». Vous avez une technique de travail singulière : vous collectez pendant des années des témoignages, des documents, puis vous les mettez en forme. Comment celle-ci s'est-elle imposée à vous ?

Jeune journaliste, j'ai pris conscience de la brièveté de l'existence et de la nécessité de collecter des témoignages pour empêcher l'oubli. L'art, y compris la littérature, est toujours en retard sur l'événement. Et le journalisme glisse sur celui-ci, sans l'approfondir. Or le communisme, la grande utopie du XXe siècle, est un formidable laboratoire humain. L'examiner, l'étudier dans tous ses recoins, exige du temps, beaucoup de temps. Il fallait donc trouver une autre méthode de travail.

Celui qui vous a inspiré est un illustre inconnu en France : Ales Adamovitch [1927-1994], dont, coïncidence, les éditions Piranha publient un premier livre en français, *Viens et vois* [le récit de Katyn]. Qui est-il ?

C'est un écrivain biélorusse, un homme de grande envergure. A 15 ans, il rejoint avec sa mère les partisans dans la forêt. Après la guerre, il fait de la recherche en littérature et il est écrivain. Le titre russe de son premier livre est : *Je suis d'un village en feu*. Les nazis brûlaient systématiquement les villages en représailles des actions des partisans. Ils tuaient tous les habitants et le bétail. Par miracle, il y avait parfois un ou quelques survivants. Pour Adamovitch, il fallait coûte que coûte recueillir leur témoignage. Ce livre extraordinaire a été une révélation. Non seulement, il me rappelait la vie dans le village de mon enfance, mais il m'offrait une méthode de travail. Jusqu'ici, je m'étais exercée à la fiction. J'avais même écrit une pièce de théâtre. Mais cela sonnait faux. J'avais enfin la bonne clef ! Ales Adamovitch a répété l'exercice avec un ouvrage sur le blocus de Leningrad. A partir de 1985, il est devenu un personnage central de la perestroïka, et il s'est installé à Moscou. Par la suite, j'ai découvert un précurseur d'Adamovitch : une femme, Anna Fedorchenko. Pendant la Première Guerre mondiale, cette infirmière recueillait dans les hôpitaux de campagne le témoignage des soldats russes blessés.

Qu'est-ce qu'une bonne interview, un bon témoignage ?

L'objectif est de révéler la part de sacré de chaque homme. Pour cela, il faut accéder au registre de la sensibilité et nouer une relation de confiance. Il suffit d'être sincère et honnête. Il ne faut surtout pas jouer le rôle du « grantécrivain » ou du journaliste pressé. Il faut cheminer ensemble, afin d'accoucher du mystère de l'autre. Lorsque les conditions sont réunies, les individus peuvent dire des choses impressionnantes. Je me souviens d'un « héros » de l'Afghanistan bardé de médailles. Au début de l'entretien, il me regardait de haut. D'une voix posée, je lui ai demandé : « Comment n'êtes-vous pas devenu fou après tous les meurtres que vous avez commis ? » Il a été complètement déstabilisé. Il s'est repris, il a réfléchi, puis s'est lancé dans une longue et douloureuse confession. J'ai 100 autres exemples, comme celui de ce combattant de la Seconde Guerre mondiale qui m'avoue : « Le plus horrible, c'est de mourir le matin au lever du soleil, quand l'ordre d'attaquer couvre le chant des oiseaux. » Ou ce jeune homme, rencontré dans le Donbass, qui me confie : « Je n'ai que 19 ans, je n'ai pas eu le temps d'aimer une femme. Pourquoi devrais-je mourir ? » Ma quête, c'est l'homme jeté en pâture à l'Histoire.

« J'ai cherché un genre qui serait en adéquation avec ce que mes oreilles entendent et mes yeux voient », dites-vous. Vous vous définissez en « personne-oreille ». D'où vient cette hypersensibilité à la parole ?

Sans doute de ma petite enfance. Je vivais dans un village peuplé quasi exclusivement de femmes. Les hommes étaient morts à la guerre ou au goulag. Après leur dure journée de labeur, ces femmes discutaient en toute liberté, au vu et au su de tous. Elles parlaient de l'amour, de la guerre, de leurs peines.

Comment transformez-vous en littérature l'énorme matériau tiré de la transposition des enregistrements ?

La priorité, c'est de couper, couper, couper. De garder l'essentiel. 50 pages d'entretien peuvent être réduites à une demi-page de livre. De la masse ressort une douzaine de témoignages forts, qui constituent les piliers du futur livre. J'ai parfois le sentiment de composer une œuvre musicale, avec des thèmes. Ou de diriger un chœur antique. Ce travail est une lutte permanente contre le chaos pour en arracher du sens et lui donner une forme esthétique. Avec, en filigrane, toujours la même question : quelle est la limite de l'horreur supportable pour un individu ?

La Fin de l'homme rouge clôt un travail de trente ans. A quoi vous consacrez-vous désormais ?

Pendant trente ans, en effet, j'ai écrit l'encyclopédie de la grande utopie, le communisme. Dans mes cinq livres, je pense avoir tout dit sur le Mal et l'homme. Aujourd'hui, je confronte ma méthode d'interview à des champs nouveaux : l'amour et la vieillesse, ou la mort, si vous voulez. Il y a deux moments dans la vie où le langage est proche de l'âme : lorsqu'on aime et lorsqu'on va mourir. Quoi que j'écrive, il est toujours question de l'homme et de son inaptitude au bonheur [*large sourire*].

Revenons à votre parcours. Vous avez appartenu, au moins dans votre prime jeunesse, à la catégorie de l'Homo sovieticus, ce « type d'homme particulier né dans le laboratoire du marxisme-léninisme », ex-citoyen de l'URSS ne partageant pas forcément la même langue que son voisin kazakh ou ukrainien,

mais un « lexique, avec des verbes récurrents : fusiller, liquider, envoyer au poteau » ? Comment êtes-vous sortie de cette gangue ?

Mon père était un communiste convaincu, même s'il a été empêché d'être journaliste parce qu'un membre de sa famille était « suspect ». Volontaire de l'Armée rouge, il a combattu à Stalingrad. Il a toujours cru en la victoire.

Il a été enterré avec sa carte du Parti. J'ai été éduquée dans ce milieu. A l'université, j'ai commencé à douter, à poser des questions. Cette période correspond au XXe Congrès du Parti communiste, de février 1956, lorsque Khrouchtchev a dénoncé le culte de la personnalité et le système stalinien. La métamorphose, progressive, est devenue radicale bien plus tard, après mon premier reportage en Afghanistan. L'avion qui nous transportait était rempli de jouets, de statuettes de Lénine et de Brejnev, de drapeaux rouges. J'avais l'impression de déménager le pouvoir soviétique à Kaboul ! Sur place, des infirmières m'ont suggéré de visiter des hôpitaux pour enfants. J'ai remis l'un de ces jouets à un petit Afghan. A ma grande surprise, il l'a saisi avec les dents. J'ai soulevé les draps : il n'avait plus de bras. « C'est le travail de vos soldats », m'a dit l'infirmière.

Que reste-t-il en vous de l' « homme rouge » ?

L'attention aux déshérités. Lorsque je marche dans la rue, à Paris notamment, et que je vois des mendiants, je ne peux pas m'empêcher d'aller vers eux, de leur donner quelque chose. Je ne supporte pas la vue d'un pauvre. C'est l'un des grands mystères du communisme : le régime a abrité sous le même toit les gardiens du goulag et un nombre incroyable d'idéalistes.

Vous vous sentez biélorusse ?

Je me sens biélorusse, de culture russe et cosmopolite. J'aime le monde russe quand il est bienveillant, pas celui de Lénine, Staline, Poutine.

L'une des caractéristiques de votre œuvre est d'avoir rendu toute sa place, toute sa dignité, à la femme russe, en publiant dès 1985 des témoignages sur la Seconde Guerre mondiale, *La guerre n'a pas un visage de femme*, puis ceux des mères des soldats envoyés en Afghanistan. Pourquoi ?

L'histoire russe n'est qu'une succession de guerres et de luttes pour l'expansion d'un territoire ou sa défense. Nos hommes sont des martyrs, victimes de la guerre et du goulag. Les femmes russes n'ont jamais vécu avec des hommes normaux. Elles se sont dévouées corps et âme à ces hommes traumatisés, mi-héros, mi-enfants.

Le dissident Andreï Amalrik a écrit en 1970 un texte prophétique : *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?* A votre avis, jusqu'à quand survivra l'Homo sovieticus ?

L'Homo sovieticus a de beaux jours devant lui, parce que Poutine lui-même est un « homme rouge ». Il a trouvé les mots pour parler à cette société désenchantée. Il a réveillé les vieilles peurs. « Le pays est entouré d'ennemis », répète-t-il en boucle. Même l'Europe « décadente » est montrée du doigt. Avec l'embargo, les délations se sont multipliées, comme aux pires heures de l'époque stalinienne. Un homme a été accusé de s'être procuré du parmesan au marché parallèle ! La population soutient Poutine, et lui exerce une forte influence sur la jeunesse. D'ailleurs, tous les jeunes Russes veulent un pays fort. Un récent sondage a demandé : « Êtes-vous prêts à tout sacrifier, y compris votre vie et celle de vos proches, pour les idées exprimées par Poutine ? » 35% des personnes interrogées ont répondu « oui ». Les Russes reviennent à la religion orthodoxe et l'Église est inféodée au pouvoir. Pendant la guerre d'Afghanistan, les mères hurlaient de douleur lorsque le corps de leur fils était rapatrié. Aujourd'hui, elles gardent le silence. On les paye pour cela.

Le sous-titre de *La Fin de l'homme rouge* est *Le temps du désenchantement*. Nous y sommes toujours ?

Nous étions trop romantiques au début des années 1990, sous Gorbatchev et Eltsine. Nous pensions que nous allions vivre libres. Ces années sont révolues, le peuple n'a pas accepté la démocratie. Le mot est devenu péjoratif, tout comme celui de « libéralisme ». Les élites ont une grande part de responsabilité dans cet échec. Nous l'ignorions, mais nous étions contaminés. Varlam Chalamov (1907- 1982), l'auteur des *Récits de la Kolyma*, nous avait pourtant prévenus : le goulag pourrit de l'intérieur les bourreaux, mais aussi les victimes.

SVETLANA ALEXIEVITCH EN 7 DATES

- **1948** Naissance à Ivano-Frankivsk (Ukraine), dans une famille d'instituteurs de campagne.
- **1970** Diplômée de journalisme, elle travaille à la rubrique courrier du journal des kolkhoziens, *Selskaïa Gazeta*.
- **1985** *La guerre n'a pas un visage de femme* (Presses de la Renaissance). Dénoncé comme « antipatriotique », mais défendu par Gorbatchev, le livre se vend à 2 millions d'exemplaires.
- **1990** *Les Cercueils de zinc* (Christian Bourgois), consacré à la guerre d'Afghanistan, la fait connaître en Europe.
- **1998** *La Supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse* (JC Lattès) est traduit en 17 langues et interdit en Biélorussie.
- **2013** *La Fin de l'homme rouge. Ou le temps du désenchantement* (Actes Sud) reçoit le prix Médicis essai.
- **2015** Prix Nobel de littérature. Publication d'*Œuvres (La guerre n'a pas un visage de femme ; Derniers Témoins ; La Supplication)*, chez Actes Sud.

DES VIDÉOS

A La Grande librairie

https://www.youtube.com/watch?v=Nf2YBqxG_zY

Médiapart

sur *L'homme rouge* : <https://www.youtube.com/watch?v=mczHMS5PVG0>

DES ÉMISSIONS SUR FRANCE CULTURE

A voix nue, Jean-Pierre Thibaudat

14 mars 2005

Premier épisode de la série "A voix nue" consacré en 2005 à Svetlana Alexievitch, dix ans avant de se voir décerner le Prix Nobel de littérature en 2015. L'écrivaine biélorusse revient plus particulièrement sur son livre *La guerre n'a pas un visage de femme*.

<http://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-aujourd-hui-le-bien-et-le-mal-se-sont-melanges#>

15 mars 2005 : Deuxième entretien "A voix nue" avec Svetlana Alexievitch qui revient sur son travail sur la guerre d'Afghanistan dans son livre *Les cercueils de zinc*

<http://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-en-afghanistan-le-tres-grand-bouleversement-de-se-faire-traiter-d#>

16/03/2005 : Troisième émission : l'écrivaine biélorusse y revient plus particulièrement sur son livre *Enfermés par la mort*.

<http://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-notre-histoire-est-une-immense-fosse-commune#>

17 mars 2005 : Le quatrième volet est consacré à *La Supplication*, ouvrage majeur de l'écrivaine biélorusse, qui revient ici sur sa méthode d'écriture chorale à partir de nombreux entretiens.

<http://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-j-adapte-mon-ecriture-la-verite-qui-jaillit-des-centaines-de#>

18 mars 2005 : Cinquième et dernier entretien centré autour de son livre *Derniers témoins*, bâti autour du récit de survivants de la Seconde guerre mondiale et leur mémoire alors qu'ils n'étaient à cette époque que des enfants.

<http://www.franceculture.fr/litterature/svetlana-alexievitch-tres-tot-j-ai-ressenti-le-besoin-de-deshabiller-ce-dieu-mars#>

La Grande Table, Caroline Boué, 5 septembre 2013

sur *La fin de l'homme rouge* : http://s3-eu-west-1.amazonaws.com/cruiser-production/static/culture/sons/2015/10/s41/NET_FC_677e3f35-446e-476a-87a4-e1cc7447ce09.mp3

Hors champs, Laure Adler, 25 mars 2014

<http://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/svetlana-alexievitch>

Le discours de Svetlana Alexievitch lorsqu'elle a reçu le prix Nobel le 7 décembre 2015 : [ici](#)